

Maurice Bellet

# L'écoute

DESCLÉE DE BROUWER

*A la mémoire  
de Robert Gessain*

*« Je n'y comprenais rien.  
J'étais tout oreilles »  
Françoise Dolto*

© Desclée de Brouwer, 1989

Pour cette édition © Desclée de Brouwer, 1995  
76 bis, rue des Saint-Pères, 75007 Paris  
ISBN : 2-220-03722-3

*L'écoute : tout n'a-t-il pas été dit là-dessus ? Que peut-on encore en dire ?*

*Eh bien, peut-être, ce qu'est l'écoute elle-même. Car on parle de ce qu'elle entend, on théorise à partir de choses entendues, on définit les conditions de la bonne écoute, on l'organise.*

*Mais l'écoute elle-même, qu'est-ce que c'est ?*

*Cette question simple, comme bien des questions simples, devient vite vertigineuse. On peut juger imprudent de s'y risquer. Il est vrai qu'il y a péril : on pourrait prendre mes propos pour une sorte de description idéale, l'écoute angélique ! Quiconque en a un peu tâté saura bien que ce que j'en dis ne peut prendre sens que sur le long, le très long chemin où je ne suis moi-même qu'un commençant.*

*Qui ne l'est pas ?*

## Introduction

Il arrive que quelqu'un vienne à quelqu'un d'autre avec le désir d'être entendu.

Ce désir peut être confus, emmêlé, obscur à lui-même, travaillé, à contre-désir, de la peur. Mais, même à travers ces malheurs, il peut être puissant, vital.

Il arrive qu'il soit écouté.

Je vais tenter de dire cette écoute-là.

Il y a toutes sortes d'écoute : puisque l'être humain est un être de parole, l'écoute a même étendue que l'existence humaine. On peut être à l'écoute du chef qui commande, du maître qui enseigne, du témoin qui témoigne, du poète et de son chant. Il y a l'écoute amoureuse. Et l'écoute des choses. Et bien d'autres. Il y a des écoutes heureuses et d'autres mortifères, quand la parole qui se donne à entendre mène à la mort.

L'écoute dont je parle prend place parmi toutes celles-ci et communique avec elles ; il conviendra sans doute de s'en souvenir. Mais elle a ses traits spécifiques, elle définit une situation, une relation particulière. C'est semble-t-il, une relation dissymétrique : l'un demande et parle, l'autre se tait et

écoute. Si je suis « l'écouter », j'ai à entendre l'autre pour lui et non pour moi ou pour un tiers, que ce soit un objectif à atteindre, une cause à défendre, une tierce personne, etc. Tel je suis du moins si je réponds à son désir. Car s'il veut se faire entendre, c'est — sans doute — pour pouvoir enfin s'entendre lui-même.

Où trouvera-t-on une telle relation, un tel écoutant ? On songe, tout naturellement, à ce qui dans notre société instaure là compétences et fonctions : le domaine psy. Fondamentalement, la psychanalyse et les analystes. La seule chose sérieuse à faire, après ces quelques mots d'introduction, serait donc de « parler psychanalyse ». Or nous allons prendre un chemin différent. Par mépris ou soupçon envers la psychanalyse ? Certainement pas. Il paraîtra même, je l'espère, que c'est exactement l'inverse.

Mais nous tenterons de prendre cette relation, l'écoute, en quelque sorte pour elle-même, et avant qu'elle ne soit comme identifiée à telle méthode, présumée dans tel savoir ou telle pratique... Oui, c'est bien du côté de cette *écoute présumée* que nous allons nous tourner... pour essayer d'en entendre quelque chose.

On pourrait l'indiquer, plaisamment, par la question : comment Freud, avant la psychanalyse, faisait-il pour écouter ? Comment a-t-il pu entendre pour la première fois ? Le texte freudien lui-même ne cesse de renvoyer à ce dont il naît : l'écoute de Freud. Et c'est à partir de là qu'il faut l'entendre, non à partir de son « contenu ». C'est dire qu'en un sens « la première fois » est toujours devant nous, comme ce lieu d'écoute neuve, primitive, pure, où celui qui veut écouter ne cesse d'aller.

On peut dire aussi que c'est, en la psychanalyse, ce qui la précède. Pas en un sens chronologique, évidemment. Mais comme ce qui, dans la théorie et la pratique, opère « avant » ce qui se constitue en théorie et s'institue en pratique. Le psychanalyste — le vrai — n'est pas quelqu'un qui a appris

la théorie et la pratique analytiques pour acquérir ce poste, ce rôle d'analyste, où il pourra exercer sa compétence — limite caricaturale : appliquer la grille de lecture freudienne ! Il est celui qui d'abord ne cesse d'écouter « pour la première fois ». Et tout ce qu'il sait lui sert d'abord à *ne pas savoir* ce qui encombrerait cette écoute héroïque.

La psychanalyse part de l'écoute et non l'écoute de la psychanalyse. L'acte d'écouter ne réfère pas à la psychanalyse, c'est la psychanalyse qui s'y réfère.

Tout ce qui prend figure de savoir d'avance, même dans la dénégation, est réduction de l'écoute, l'écoute de celui qui vient pour être entendu. Il ne convient même pas de définir l'écoute par exemple (exemple aujourd'hui majeur) comme thérapeutique. Il n'est pas sûr que l'écoute doive d'abord se penser telle. Et, paradoxalement, c'est par cette liberté qu'en certains cas, au moins, elle a peut-être chance d'être... thérapeutique. Et il y a différence entre la thérapie réelle — le soin efficace — et ce qu'on peut appeler le support de la thérapie, ce qui s'en donne à reconnaître comme méthodes, fonctions, savoirs, etc.

Il peut donc être utile de remonter en quelque sorte en deçà du « langage psy », codé comme tel, vers ce qui habite la psychanalyse en son acte, comme travail de vérité ! C'est pourquoi nous ne parlerons pas ici le langage connu de la psychanalyse, même si nous en reconnaissons, pour ce qui va se dire, l'importance et l'autorité.

L'écoute, disons-nous.

Mais de quoi parler ? Où se mettre pour en parler ? Du côté de l'écouter, semble-t-il.

Mais ce ne peut pas être l'écouter séparé de l'écoute : il n'est écoutant qu'en elle. Impossible donc d'être du côté d'un « sujet » isolable et opposable. Du même coup, pas d'« objet », qui en serait justement le corrélat ; « l'écouter » n'est pas objet d'écoute. Ce qui est premier, c'est donc l'écoute elle-même, cette relation à la fois très particulière et prise dans l'immense réseau de l'échange dans la parole.

L'écouter ne peut être tel que par son expérience de l'écoute : c'est-à-dire d'avoir été lui-même écouté et entendu, de s'écouter et s'entendre lui-même. Son écoute de celui qui vient à lui *tient* par les deux autres aspects. Et les trois aspects se retrouveront en l'écouté : car il est écouté, il peut ainsi s'entendre lui-même, il pourra — lui aussi, à sa mesure — entendre ceux qui viendront à lui.

La *conséquence est capitale* pour tout ce qui va suivre : ce qui pourra s'entendre de l'écoute ne désigne pas une place fixée et privilégiée ; sans cesse chacun est dans le triple rapport. La prétention *d'être* l'écouter, de s'y tenir, de n'en être point délogé est le signe qu'on n'y est pas. Même si, dans telle relation de fait, c'est la place qu'il faut porter et maintenir, on ne s'y définit pas. Si par malheur on l'oubliait, tout ce que je vais dire basculerait hors de son sens.

Mais encore, parler de l'écoute, n'est-ce pas un artifice insoutenable ? N'est-on pas absent de cela même qu'on évoque ?

Question grave, à laquelle il faudra revenir ; elle suggère une sorte d'impasse menaçante du discours. Tout ce qu'on peut en dire ici, où il s'agit seulement d'écarter ce qui empêcherait d'avancer, c'est qu'il y a lieu de reconnaître cette blessure originelle de tout discours quant à l'écoute : d'être déjà en train de s'absenter de ce lieu où l'écoute se connaît d'écouter. Et la parole du discours ne peut éviter une dérive fatale qu'à aller vers l'écoute, pour écouter l'écoute même.

Telle est la limite fondamentale.

Mais il y a aussi *mes* limites, à moi qui écris. L'époque, la culture où je suis. Mon histoire personnelle, ma formation, ma « psychologie ». Mes diverses appartenances. Et mon expérience propre de l'écoute (d'être écouté, de m'écouter, d'écouter qui me parle : toujours les trois aspects, liés).

C'est spécialement cette expérience qui décide de ce qu'on peut dire ; mais pas de façon simpliste : après tout, il n'est

pas impossible qu'on parle avec justesse de ce qui a manqué ou échoué, si on l'a perçu tel. Mais on ne peut rien dire de ce qui est simplement absent, sinon par retour à ce discours « extérieur » qui, si j'ose dire, ignore ce qu'il sait.

Certes, ces limites, vues de l'autre bord, désignent aussi les possibilités : la même formation, par exemple, permet d'aller jusque-là — et pas plus loin. Mais la limite signifie qu'il n'y a rien ici qui ressemble à un savoir neutre et universel. C'est toujours, irréparablement, *quelqu'un qui parle*.

En revanche, une fois la limite reconnue, et point oubliée, il me semble qu'il convient d'aller au bout, au bout de *ce qui vient* ; c'est-à-dire : de s'écouter soi-même, écoutant ! Aussi loin qu'on peut.

C'est avouer qu'on manquera de prudence, qu'on ira peut-être hors des chemins jugés convenables, qu'on ne pourra pas toujours assurer ses propos par l'exploration détaillée ou la référence qui fait autorité. Ce sera quelque chose d'un peu aventureux, voire sauvage, l'esquisse d'un mouvement, la trace d'un trajet. Car ce qui importe est d'y *aller*, à travers le labeur ambigu du discours, d'aller vers l'écoute si possible débarrassée, désencombrée, donnée enfin à quelqu'un, lorsqu'il vient à quelqu'un d'autre avec le désir d'être entendu.

I

Ecouter

## 1. L'oreille nue

Ecouter, c'est être là, l'oreille ouverte, et laisser dire ce qui se dit.

Mais qu'est-ce donc qu'être là ? Et de quelle oreille entend-on ? Et qu'est-ce que laisser dire ? Et qu'est-ce qui se dit ? Cette formule simple n'est pas du tout l'évidence. Et pourtant, il faut essayer de joindre ce qui en elle se dit d'absolument simple et premier. Car cette écoute nue est la relation nécessaire d'humanité, le ce-sans-quoi l'homme est pour l'homme le pur étranger, l'abîme d'absence. Mais il est vrai que c'est en même temps le plus rare et le plus difficile, le toujours-déjà-perdu.

On dit : l'écoute est l'écoute des mots, qui vont de bouche à oreille.

Il est vrai que c'est le mode le plus manifeste de l'écoute ; vrai aussi qu'on peut, au titre de la thérapie par exemple, l'y restreindre. Il est à souhaiter que ce soit consciemment. Car, de soi, l'écoute intéresse tout le corps ; c'est-à-dire tout l'être. En celui qui écoute, en celui qui est écouté. On peut écouter du regard, de la main. « L'œil écoute. » Et l'ouïe comme la vue sont déplacements du toucher, sens premier. Inversement, l'oreille du voyeur est captieuse.



On écoute les mots, mais d'abord la voix, première présence ; on écoute le visage, et tout le corps. Ainsi l'opposition n'est pas matérielle, entre des organes des sens ; mais entre laisser être et prendre. Et prendre c'est poser en spectacle ou manipuler ; ou l'un et l'autre ; deux attitudes si dominantes en l'activisme d'Occident que le laisser être y paraît faiblesse et passivité. C'est-à-dire qu'il est d'abord méconnu.

L'oreille, ici, dit le laisser-être ; l'œil et la main évoquent les modalités de la prise. Mais l'opposition est totale : ce sont deux manières du corps, c'est-à-dire de tout l'être homme, d'être à autrui et d'être au monde.

L'écoute est silence : ainsi est laissée, à la voix et à la parole de qui est là, toute la place.

Mais là encore l'opposition n'est pas matérielle. Car il y a divers silences : c'est-à-dire que le silence parle. Il peut dire la neutralité bienveillante (ou l'amour, ou le désir de vie), mais aussi l'absence, l'impatience, le mépris, la cruauté qui inflige son mutisme à l'attente de la parole nécessaire, le consentement douteux, la volonté de mettre à l'épreuve, et cætera et cætera.

Quand le silence ne dit absolument rien, il n'est pas du tout l'écoute pure, mais ce qui lui est le plus opposé : car, au lieu d'être l'espace ouvert, il est le mur, sans même la fissure de la haine, qui est encore relation.

La bonne écoute est, en son silence, parole : elle dit qu'il y a écoute. Et cela s'entend fort bien — dans le silence — pour qui a l'oreille qu'il faut, car il convient à celui qui veut se faire entendre d'avoir lui aussi assez d'oreille.

C'est pourquoi il peut même se faire qu'*écouter ce soit parler*, parler avec des mots ; parce qu'en certains cas, à certains moments, c'est par des mots que l'écoute se rend présente. S'imaginer que le fin du fin de l'écoute, c'est de ne quasi jamais rien dire, c'est une facilité suspecte. L'exigence thérapeutique peut alors cacher la peur ou l'impuissance de celui qui se prétend en place d'écouter.

Toutefois, dans l'écoute comme telle, la parole de celui qui écoute ne doit pas porter davantage que cette écoute même. Elle est seulement *offerte* pour que celui qui tente de se dire ait espace à le faire. Elle se tient au bord de la parole de l'autre, elle dit seulement que cette parole peut être, au plus elle suggère une voie, une interprétation, mais toujours au bord de ce qui se dit, jamais en survol ou en maîtrise.

Parole infiniment variable en quantité, style, contenu, et selon la relation effective, tel avec tel, en tel moment. Il se peut que l'écoute soit absolument silencieuse ; mais qu'en d'autres cas la seule façon d'écouter soit de parler avec une relative abondance, parce que, par exemple, c'est la seule façon disponible de montrer qu'on ne méprise pas.

Mais la parole en l'écoute est hors de position d'enseigner, prescrire, narrer ou chanter. Elle ne peut être savoir, méthode, récit ou poème — qui paraissent beaucoup plus. Toutefois, pour être vraiment plus, il faut que savoir, méthode, récit, poème *donnent davantage* que ce que donne l'écoute. Critère assez terrible, qui réduit à l'insignifiance tant de dits et de discours — jusqu'où ?

Si donc il y a opposition, elle n'est pas matérielle, entre se taire et parler. Elle est plutôt à quatre termes. D'un côté, le silence — mur ou gouffre — avec la parole vomissante ou dévorante — c'est-à-dire la cruauté (plus ou moins « aménagée » ou camouflée). De l'autre, le silence ouvrant l'espace de parole, de la liberté de dire, pour la clarté et la puissance, et la parole bonne à ouïr, car elle ne rompt pas mais nourrit le silence.

Enfin, là encore, il s'agit de tout l'être. La parole ne se réduit pas aux mots : c'est tout le corps, en tant que vivant, et homme vivant.

## 2. Ce qui est donné

### L'espace premier d'être

Si je suis écouté, purement écouté, « j'ai tout l'espace pour moi, et pourtant il y a quelqu'un ».

M'est donné le lieu absolument sans danger ; en sorte que peut hurler tout le dangereux qui est en moi — sans danger. (L'écoute pure est sans peur.) Tout peut venir au jour. Je puis habiter la part de moi-même dont je craignais la folie — le chaos.

L'écoute pure, comme telle, va droit à l'être. En elle se fait ce don : le don d'être là, d'exister, de pouvoir être par la parole, qui est tout l'être se donnant à entendre. L'écoute est, pour qui la goûte, venue à l'être.

L'écoute donne à qui est écouté de pouvoir s'écouter lui-même.

Il n'y a plus en lui, au cœur, la parole étrangère qu'il n'entend pas mais qui pourtant lui commande. Et qui peut être en son corps, en les maladies de son corps, ou les images qui le hantent ou occupent ses nuits, en les comporte-

ments qu'il ne maîtrise pas : ou, tout aussi bien, dans son idéal, son savoir, sa volonté et tout ce qu'il met naïvement en avant, croyant que c'est lui-même.

La parole étrangère et oppressive met longtemps à mourir. Du moins, pour qui va jusqu'à se laisser écouter, déjà elle n'est plus toute-puissante, même s'il n'en sait encore rien.

S'il est donné à l'homme de s'écouter enfin lui-même, alors il lui devient possible d'entendre quelqu'un, qui vient à lui ou à qui il va, au lieu d'être clos dans la parole indéchiffrable qui le hantait.

## Le non-jugement

L'écoute est sans jugement.

Elle l'est primordialement. Elle le demeure. Elle y aboutit.

Elle est sans jugement sur l'autre, de quelque ordre que ce soit : moral, médical, culturel, politique, religieux, etc. Oreille nue ! Rien ne précède l'écoute pure. Elle est sans catégories, sans classement, sans hiérarchie, sans comparaison — que ce soit à des normes, à des modèles, à tel autre.

Ecouter n'est pas accuser, certes : l'écoute met justement hors du *procès*. Mais ce n'est pas non plus excuser, permettre ou encore expliquer : toutes attitudes qui sont pouvoir sur l'autre et reviennent, insidieusement ou non, au jugement. Le non-jugement n'est pas « en faveur » de l'autre, par opposition à ce qui « condamne » ou « interdit ». Il est hors de ce jeu-là. Il peut aller jusqu'à ne rien savoir de celui ou celle qu'il écoute : ni sa profession, ni son milieu, ni son état, pas même son nom, pas même son visage — seulement sa parole telle qu'elle se donne à écouter.

Il n'y a donc, en ce qui se dit à l'écoute, rien d'absurde ou d'indécent, rien d'inepte ou de méprisable ; rien qu'il soit interdit de reconnaître en soi-même et laisser se dire. L'écoute pure peut entendre ce qui, pour celui qu'elle écoute, est en

lui-même inaudible. En son silence, elle *dit* que cela aussi peut être entendu. Ainsi tout rentre en l'humanité, tout vaut, tout peut valoir, rien n'est perdu de ce qui fait l'homme. Le non-jugement, dans son abstention radicale, est donc aussi l'attitude la plus positive.

Et ainsi peut venir à donner fruit ce qui était stérile ou mortifère. Ce qui, réprimé et contraint, entretenait l'angoisse ; ou bien cette inertie ou atonie, qui en vérité était l'équilibre fou entre la violence et la contre-violence intimes. Mais, angoisse ou violence gelée, c'est nœud de forces. L'écoute peut donner d'entendre en soi-même l'inavouable, jusqu'à ce qu'il se dénoue et que soit libre la puissance non mesurable qui était serrée là.

Ou encore vient à son fruit ce qui, égaré, se perdait dans l'illusion. Car l'illusion peut être grosse de vérité, être la première figure, la trébuchante parole de ce qui, passant hors d'elle, montre sa justesse et sa force. Le chemin de l'écoute n'est pas de prétendre exterminer l'illusion : entreprise qui, trop souvent, la renforce ; ou bien, réussissant, détruit tout. Le chemin de l'écoute est plutôt d'entendre à plein l'illusion afin qu'elle devienne ce qu'elle est : ce qui porte l'homme à son passage et meurt en accouchant.

Même le délire mérite d'être écouté. Qui nous dit qu'il n'est pas délire pour nous, et parole ailleurs ? Ou bien qu'il n'est pas le chiffre, obscur à qui le dit, d'une parole encore inentendue ? Si j'entendais le délirant comme poète ou philosophe, peut-être le deviendrait-il ? Ce « peut-être » est une brèche irréparable en mes fausses assurances.

Le réprimé ; l'égaré — et l'écrasé, ou le sans langage. L'écoute est alors ce lieu où pourra parler ce qui est sans mots parce que la culture — les langages disponibles — ne lui donne absolument pas de quoi se dire. C'est le cas, sans doute, où spécialement l'écoute peut avoir à parler, à offrir l'espace de langage qui délivre de l'hébétude errante ou emmurée. Ecouter, c'est entendre la terrible absence, et donner de quoi vivre.

Misère du langage des pauvres de notre temps, c'est-à-dire des déracinés — quand ce qui faisait leur dignité a disparu. Misère de ceux qui viennent au moment critique où tout ce qui faisait leur demeure s'est effondré; en sorte que, si riches soient-ils ailleurs de savoir ou savoir-faire, ils sont, en ce point décisif de leur passage, sans rien, sans même de quoi dire la détresse et l'absence.

Mais si l'autre ment? S'il est si bien pris dans la fausseté qu'il est même incapable de séparer en lui sincérité et mensonge?

Pour l'écoute pure, tout est vrai. Il ne peut y avoir de mensonge, car le mensonge même — venant à l'écoute — est une façon de dire une vérité.

Serait-ce naïveté? Tout l'inverse. Car écouter la vérité du mensonge, c'est travailler à ôter la place où le mensonge peut s'enclorre, hors de toute prise; travail extrême, jamais accompli.

Serait-ce donc le règne du soupçon? Non plus. C'est, au contraire, excès de bienveillance. « Puisqu'il ou puisqu'elle le dit, c'est vrai<sup>1</sup>. » Mais on ne sait encore où est cette vérité: en sorte que cette bienveillance est, en un sens, beaucoup plus dure à porter que le soupçon. Elle n'est pas, en face, l'adversaire qu'on pourrait combattre; elle est en soi-même ouverture qu'on ne peut plus refermer. Si du moins celui qui est écouté entend l'écoute!

Serait-ce mollesse, peur de peiner, indulgence jusqu'à la complaisance? Point du tout. Le non-jugement n'interdit pas de dire la parole dure quand il faut, car la parole dure a une fonction nécessaire. Mais elle ne peut justement tenir cette fonction que lorsqu'elle est hors du jugement, dit ou non dit. Sinon elle *fixe* celui à qui elle parle sur *cela même* qu'elle lui demande de quitter! Comment reprocher à « un voleur » de voler ou « au méchant » sa méchanceté? Ils suivent leur

1. Excès n'a ici aucune nuance péjorative.

nature! Et comment espérer la « guérison » de l'obsessionnel ou du schizophrène, s'ils *sont* obsessionnel ou schizophrène?

Le non-jugement, en vérité, est tout positif. Il anticipe, par-delà le constat immédiat, ce qui s'annonce obscurément dans la parole. Mais c'est sans contenu: il ne s'agit pas d'imaginer l'avenir d'autrui, de lui expliquer ce qu'il doit faire. L'anticipation est comme une foi nue; une pure ouverture du pouvoir-vivre. Mais elle est si nécessaire qu'une foi illusionnée en autrui — pourvue qu'elle ne lui impose rien — est moins dangereuse que la méfiance.

D'être ainsi écouté, on peut s'aimer soi-même. Mais c'est aussi bien se quitter soi-même, abandonner l'ancienne image de soi et quitter tout — tout ce qui était construit par ce qui empêchait et la parole à l'autre et l'écoute en soi.

C'est la fin de la faute, la faute primordiale d'exister, qui corrompt tout tant qu'elle n'est pas défaite en sa racine. Cette faute-là est de n'être pas *reçu* en son être et donc de ne pouvoir ni recevoir ni donner. Elle est faute, parce qu'elle rend injustifiable et odieux d'être là. Elle est, du dedans, irréparable, puisque tout ce qui voudrait l'atténuer ou la guérir est acte et démarche, c'est-à-dire présence odieuse ou injustifiable de celui ou celle qui n'a pas à être là. On ne peut que s'enfoncer dedans: c'est sables mouvants.

Cette faute fait qu'on est sans cesse occupé de soi — puisqu'il faudrait d'abord avoir droit à naître; et jamais soi, puisque tout entier en la faute sans pardon d'être là.

L'écoute *pure* est en elle-même la fin de cette faute: puisqu'elle donne absolument, sans préalable, justification ni mérite, droit et pouvoir d'être là, en entier et sans peur. Mais elle donne étrangement, car ce don est absolument sans pouvoir sur l'autre. C'est l'autre — celui qui se donne à entendre — qui fait tout.

La puissance d'écouter — en celui qui écoute — est en l'autre sa propre puissance: elle n'agit que comme puissance

de l'autre. Paradoxalement, ce qu'elle donne est la non-dépendance envers cela même qui est donné. (C'est là le don essentiel.)

Est donc donnée — la liberté. La liberté radicale, sans laquelle toutes les autres sont d'avance compromises. Mais cette liberté est ici dans le rapport à quelqu'un : à celui qui écoute ; faute de quoi, le rapport à autrui, qui est toujours en l'homme nécessaire et premier, restera malheur. Alors, la liberté sera la revendication indéfinie du « moi » individuel ; et que cette revendication soit étendue à un groupe, un peuple, une classe n'en change pas fondamentalement la nature.

La liberté radicale ne naît pas dans l'inimitié. Même si elle est vécue dans le conflit, dans l'étrange haine, par exemple, qui peut se transférer sur l'écouter, ce transfert lui-même n'est *possible* que justement par la liberté sans mesure que donne l'écoute.

La relation d'écoute est une relation qui échappe au rapport de forces tel que le pose le schéma de la guerre si prégnant en Occident.

### Le rapport à la demande

Ce qui est en cause dans le désir d'être écouté, c'est, pour l'écoute pure, un désir absolument premier, sans lequel aucun autre désir n'est possible.

Dirons-nous : désir d'être ? C'est déjà le qualifier imprudemment, donner à « l'être » un privilège discutable. Le point essentiel est que ce désir est ce par quoi advient l'homme, l'humanité en l'homme, quels que soient ensuite le chemin qu'il prend ou le lieu où il demeure ; a fortiori les interprétations qu'il en donnera.

L'écrasement de ce désir est un malheur sans fond.

C'est pourquoi l'écoute pure et simple n'est pas seulement l'écoute des mots, du contenu verbal, en « ce qui se dit ». Elle est écoute, à travers les mots, d'une demande toute pre-

mière, demande d'*être là* qui porte l'insaisissable désir. Ecouter, c'est *être à* ce désir ou cette demande.

Mais par un paradoxe décisif, c'est justement ainsi qu'elle peut être attentive aux mots, au contenu de « ce qui se dit », sans réduction ni traduction préalable. Car elle ne sait rien de « l'être là », ce n'est pas objet de savoir. Elle est donc libre pour entendre.

Toutefois, ce désir se montre en la demande d'être entendu, et celle-ci à son tour peut prendre des tons et des modes très divers, et qu'il faut respecter. C'est pourquoi il ne convient pas de la ramener d'office à une demande de thérapie. Car ce déplacement risque d'être très mal perçu : on est considéré comme un « malade », c'est-à-dire quelqu'un dont la parole est vaine, ou d'avance traduite ! Désastre. Cette réduction au thérapeutique est ainsi une faute, *du point de vue même* de la thérapie. C'est en effet, de la part du thérapeute, imposer sa loi, au lieu d'écouter ce qui lui est dit.

La recherche de l'autre, portée en sa demande, doit être *écoutée* en ce qu'elle dit. Ce peut être recherche philosophique, besoin de sagesse, voie spirituelle, quête de la réussite, appétit d'amour. Si c'est cela qui est dit, c'est cela qui doit être écouté : il ne faut point se lasser de le répéter. C'est du même coup, pour celui qui parle, liberté complète de son langage. Il parle la langue qui lui convient ; et qui peut être abstraite ou imagée, tournée vers le récit ou vers la théorie, cultivée ou sauvage, etc.

Le pire serait d'imposer le langage où, paraît-il, l'écoute trouverait sa « théorie », spécialement le langage psychologique ou psychanalytique. C'est une méprise absolue quant à l'écoute de croire que le langage dont on use pour *en* parler doit régir la parole à entendre *et l'oreille qui est tournée* vers cette parole.

La liberté de la demande est donc à deux degrés : au sein d'une démarche ou région définies ; quant à la région même.

L'écoute pure n'impose rien et n'exclut rien. Elle n'est pas

définie par une discipline, un langage, une fonction. L'écoute ne présuppose rien, elle ne sait rien d'avance sur ce qui va venir se faire entendre. C'est seulement ainsi qu'elle peut donner à l'autre *de quoi avancer*. Car, pour avancer, il faut d'abord être où l'on est, absolument et sans crainte : c'est cela que doit donner l'écoute, et elle ne le peut qu'à accepter elle-même, initialement, tout lieu d'homme où commence la parole.

Faut-il répondre à la demande ? Faut-il, par l'abstention, inviter l'autre à son chemin propre ?

Questions ambiguës ! Aucune règle toute faite ne peut ici régir l'écoute. Car répondre peut être interrompre et anéantir ce qui se cherche, c'est-à-dire en vérité méconnaître la demande. Mais ne pas répondre peut être refuser d'entendre une demande dont la vérité veut qu'il y soit répondu. Et il y a mille ruses — chez qui croit écouter — de la méconnaissance.

Fondamentalement, l'écoute en un sens répond toujours à la demande — puisqu'elle l'écoute, sans réserves ni critiques. Mais, en un autre sens, elle n'y répond jamais, puisqu'elle ne donne au mieux que l'exigeante possibilité, à celui qui la présente, d'y répondre lui-même. Autrement dit : l'écoute déplace tout à fait le rapport question-réponse, avec tout ce qui, en lui, réfère insidieusement à la guerre, sous couleur d'aide ou d'éducation (répondre, ne pas répondre *peuvent être* deux figures du meurtre).

Cela vaut spécialement de la demande de vérité. Ce n'est pas l'écouter, c'est celui qui vient à parole qui sait et saura sa vérité : la vérité de ce qu'il est et son rapport à toute vérité. C'est à lui d'interpréter ses propres paroles, c'est à lui de dire pour la première fois ce qu'il en est de la condition de l'homme (non pas, propos stupide, qu'il soit matériellement le premier ; mais, même s'il reprend une tradition, elle commence encore en lui).

Révolution absolue par rapport à l'idée reçue du savoir :

où c'est le maître qui sait <sup>1</sup>. Attention ! Il ne s'agit pas ici d'une méthode « non directive » — qui permet à l'élève de retrouver par lui-même la science. Ce n'est pas la maïeutique que pratiquait Socrate. Il eût fait beau voir que le jeune esclave du Ménon, qui retrouve « par lui-même » les éléments de la géométrie, se soit mis à découvrir la géométrie non-euclidienne ! Malgré toutes ses dénégations, Socrate en sait un bout. La maïeutique est une ruse, d'ailleurs estimable, de pédagogue intelligent. Ce qui est en cause ici est infiniment plus radical : l'écoute est attention à la vérité in-ouïe, inentendue, qui va naître en la parole qui vient. Si armée que soit l'écoute, tout ce qu'elle sait ne doit servir qu'à la purifier davantage.

Voilà qui annonce deux grandes questions : et si l'in-ouï troublait celui qui écoute ? Et si le fruit ultime de la science était le non-savoir ? Mais la vérité que dit l'écoute elle-même, c'est que toute vérité peut être dite sans être mortelle pour qui la dit, puisque quelqu'un écoute. Ainsi la vérité dite par l'écoute est la liberté de la vérité.

## Le refus

Toutefois, par cela même qu'elle donne, l'écoute est refus.

Refus de quoi ? De ce qui tue la parole de l'autre. Mais ce meurtre est en l'autre. Il peut être ce qu'il imagine comme son « moi », son devoir, son bonheur...

Mais qu'est-ce qui décide de ce qui est ainsi meurtrier ? Dans l'écoute, l'écoute même. Elle signifie, par ce qu'elle donne, que doit mourir ce qui, en l'autre, est empêchement

---

1. Peut-être est-ce là le *décisif* de la révolution freudienne, plutôt que des contenus si bien ressassés qu'ils en viennent à encombrer toutes les oreilles. Dans la *Traumdeutung*, Freud pose en effet ce principe, subversion infinie : c'est le patient qui *interprète*, c'est lui qui peut savoir, et non quelque Maître de la clé des songes.

d'être : et qui ne vient, en ce lieu de l'écoute, que comme fuite, opacité, mutisme, labilité désertique, etc., c'est-à-dire refus. Le refus, en l'écoute, est refus du refus de ce qu'elle donne.

N'est-ce pas redoutable ? N'est-ce pas une pression plus dure que toute autre ? Il n'y a aucune pression : et qui veut s'écarter de ce lieu le peut aussitôt — on ne l'y retient pas. Ce qui, en revanche, paraît, c'est que l'écoute pure n'a *rien à voir* avec les facilités fréquentes de ce qui se nommera compréhension, accueil, ouverture, dialogue, etc., et qui reviennent à approuver, ou du moins permettre, enfin de quelque façon satisfaire la demande.

C'est pourquoi la naïveté de l'écoute n'est pas en deçà de tous les réseaux — éthiques, scientifiques, etc. — qui donnent le pouvoir de comprendre ; elle est au-delà, dans une *dureté* qui effraie tous les arrangeurs.

Ici peut se rencontrer le désir impossible ; il paraît dans la demande qu'on ne peut satisfaire sans tuer. Ce désir, c'est de vivre, aimer, être aimé, etc., sans renoncer à ce qui en empêche. Le grand insoluble ! Qui prend par exemple la forme du choix impossible : ou bien... ou bien... et de chaque côté, la destruction, la mort, l'impraticable. C'est-à-dire que le tout primitif désir, habitant le désir d'être là, est en même temps sa propre dénégation ; présence de la faute d'exister.

Ecouter ce désir-là, c'est lui signifier en un sens *sa mort*, puisque d'entrer en l'espace qu'ouvre l'écoute le défait. Il se soutenait de se détruire : cette déchirure nouée (si je puis dire) cesse d'être possible. Mais loin que ce soit consolation facile et rapide pour qui est ainsi écouté, c'est le commencement de sa plus grande épreuve, une naissance qui d'abord le terrifie.

Si pour l'écoute *tout est vrai*, c'est par l'ouverture du *travail de vérité*, qui met fin sans retour à la complaisance

immobile. C'est pourquoi l'on peut dire *aussi* qu'elle se méfie même de la vérité. Son acuité rend possible que vienne au jour la différence jusque-là impalpable entre la vérité et la vérité, car le cœur du mensonge est de dire faussement la vérité. Or la vérité qui se dit en le lieu de l'écoute *se fait* comme vérité de la vérité même.

Mais de quelle vérité parle-t-on ? Y aurait-il ici quelque savoir d'avance, qui donnerait à l'écoute une assurance suspecte ? Point du tout. Car la vérité *de* la vérité n'est rien, hors de ce travail où elle se délie elle-même des vérités acquises, qui la dispensaient de l'héroïque mise au jour.

### 3. Qui peut écouter ?

L'écoute, c'est d'être près de quelqu'un d'autre et, en ce moment, écouter.

Ce n'est que d'y être. Pas d'individu, de fonction, de méthode « en soi » ; seulement l'acte, telle est l'écoute pure, et en quelque sorte ramenée à elle-même.

#### Sans rien

Que se passe-t-il en celui qui écoute ?

Il n'est pas une bûche ou un magnétophone, il est vivant. Si l'on dit « miroir », ce miroir a son étrange profondeur. Même ses silences parlent (fût-ce pour dire son intolérable absence).

Ne doit-il pas entendre, comprendre ? Ne lui faut-il pas intervenir, interpréter ? Voire : expliquer, enseigner ? S'il s'abstient, n'est-ce pas grâce à une compétence plus grande encore, qui lui donne la force et le droit de se taire là où d'autres — conseillers, éducateurs, soignants, amis — cèdent à l'irrésistible envie de parler ?

On cherche le maximum, la compréhension et l'intelligence



maximales qui permettent de « lire en l'autre », les connaissances pratiques et théoriques qui « arment » l'oreille, etc. Or, *en un sens*, c'est d'abord du côté du minimum qu'il faut aller, du côté du « rien ». L'écoute pure est l'effacement le plus grand, une sorte d'anéantissement qui *est*, pour la voix qui parle, son droit à l'inouï.

Sans savoir, d'abord sans savoir, car le savoir est déjà jugement.

Pour écouter, l'oreille doit être nue. Sans interprétation. L'écoute pure d'abord n'interprète pas. Elle est tout entière attentive à la parole qui se dit comme elle se dit. Sans traduction. Or interpréter, c'est déjà traduire. Sans système de références. Sans comprendre. A fortiori, sans soupçonner. (Ecouter, c'est être là, l'oreille ouverte, et laisser se dire ce qui se dit.)

Sans méthode, car méthode signifie : des procédures qui assurent qu'on écouterait bien. Rien de tel !

Il ne suffit donc pas du tout d'écarter le savoir et faire l'éloge du non-savoir, si c'est pour se fier à une technique, à des règles, etc. Ce savoir-ci risque même d'être plus pervers que l'autre, qui laissait à la relation un peu d'espace ; tandis qu'avec « la technique », « la méthode », on régit tout. Et il importe peu, bien sûr, que cette méthode soit non-directive, non-dialogale, effacement du sujet supposé savoir, etc. C'est le principe qui est en jeu.

L'écoute est au-delà des procédures ; l'écoute la plus pure peut habiter ce qui, au regard extérieur, fera figure d'enseignement traditionnel ou de bonne et brave « chaleur humaine ». C'est d'admettre ou ne pas admettre cela qui montre la liberté ou la dépendance envers la « méthode ».

Sans statut social.

La relation entre qui écoute et qui est écouté ne peut être définie d'avance. C'est le second qui « place » le premier, qui, par sa présence, sa démarche et son dire, lui *donne*

d'écouter. Il n'y a donc pas de position ou fonction sociale qui soit celle de l'écoute pure. Et s'il y a, de fait, des fonctions qui semblent y référer, ces places privilégiées sont aussi les plus redoutables : on risque d'y confondre l'écoute avec le rôle qu'assigne la fonction. Identification mortelle. C'est au point que l'écouter ne l'est purement que lorsqu'il ne sait pas qu'il l'est ; et si sa fonction l'incite à écouter, dans l'oubli de cette fonction ; du moins, dans la conscience vive qu'elle ne lui donne pas d'écouter.

Nous avons vu qu'on ne peut se fixer dans la place de l'écouter. Il peut arriver que même en cette place, la parole qui se donne à entendre soit à entendre *pour* celui qui l'écoute. C'est même, en un sens, toujours vrai, dans la mesure où elle n'est jamais ce qui simplement se conforme au déjà connu et qu'ainsi elle enseigne celui qui l'entend, forme et nourrit son expérience. Mais ce peut aller beaucoup plus loin : car l'autre que j'écoute peut devenir pour moi « le thérapeute » qui me révèle à moi-même, voire « le maître » qui m'enseigne la voie juste ou « le prophète » qui m'annonce le décisif. Comment *saurai-je d'avance que c'est impossible*, sinon en me situant dans un savoir quasi divin ? Car Dieu seul sait ce qui est impossible ! Nous ne connaissons d'impossible que dans le champ clos d'expériences aux conditions strictement définies ; et précisément la relation d'écoute n'est rien de tel, puisque l'in-ouï ne cesse d'y surgir. Qui pourrait d'avance mesurer sa force ?

Propos scandaleux pour qui se situe en « thérapeute » : il ferait beau voir que la situation se retourne ! Mais même si, de fait, il convient d'assurer la thérapie contre les bouleversements incontrôlables, reste que réduire l'écoute pure à ce que la thérapie en assume est un a priori.

Je veux bien admettre que s'ouvrent ainsi des questions redoutables — mais si elles sont là, mieux vaut encore les poser.

Relation non définie d'avance : telle est l'écoute.

Sans vouloir et sans désir.

Qui écoute ne veut rien de l'autre, même pas « pour l'autre » et pour son bien. Il ne veut rien lui donner, c'est-à-dire qu'il n'a pas ce vouloir donner, qui n'est satisfait que lorsque le don est reçu et que les marques en sont montrées. Il n'attend pas la reconnaissance, pas même de savoir qu'il a bien fait. Ultime renoncement au savoir ! Car on voudrait tout de même savoir ce qu'on fait. Or il arrive, par exemple, que d'être écouté permet à celui qui haïssait sans pouvoir se le dire et qui s'en empoisonnait, de décharger cette haine sur qui se tient là, écoutant ; et, ce travail fait, il s'en va libre et mieux allant, tandis que l'écoutant ne sait rien d'autre que la haine qui s'est déversée, grâce à lui, contre lui. Et même s'il sait (tout de même) qu'elle ne le vise pas personnellement, il reste hors de connaissance de l'excellent fruit de son écoute.

Il faut ne même pas vouloir la guérison, ne même pas vouloir la vérité. A cet égard, vouloir être bon et faire du bien est suspect ; mais *pas plus* que de vouloir faire faire à l'autre la vérité, le pousser par « analyse » jusqu'à l'extrême lucidité qui serait la fin de l'illusion. Il y a même, dans le deuxième cas, un risque d'inhumanité particulièrement pervers.

De toute façon, c'est décider à la place de l'autre où il doit aller. Or l'écoute, d'elle-même, laisse seulement être le pouvoir d'aller. Mais on peut glisser, sans le voir, de cette extrême libéralité à l'insidieuse oppression.

Sans présence, enfin.

C'est-à-dire : qui écoute doit être là comme n'étant pas là. L'écoute est lui-même, entièrement, en cet espace qu'il ouvre sans réserve : et pourtant il s'efface jusqu'à l'absence, pour que tout l'espace soit donné à qui vient. C'est pourquoi l'on dit qu'il convient que l'écoutant ne dise rien sur lui-même, pas un mot ; qu'il laisse dans l'ombre nécessaire ses convictions, ses goûts, sa formation, ses auteurs préférés, son style

d'existence, son éthique. N'évoquons pas, sinon pour mémoire, le fameux « moi, à votre place, je... » qui signe naïvement le manque total d'écoute, puisqu'on y prend la place de l'autre. Mais, s'il est facile de ne pas le dire, il est beaucoup plus difficile de ne pas le faire !

Il ne suffit pas de se tenir *manifestement* en retrait ; tout parle, de tout ce qu'on est : l'allure, l'habitat, le style et le langage, les mille façons dont le plus caché se montre, alors qu'on se croit à l'abri parce qu'on a caché le manifeste. Aussi la paradoxale absence de l'écoutant n'est jamais, elle non plus, acquise. Il arrive qu'elle coexiste avec un autre mode de relation (si risqué que ce soit) ; il arrive qu'elle manque, chez ceux qui s'en croient sûrs parce qu'ils en ont assuré l'extérieur.

### La puissance de l'écoute

Cette abstinence, ce retrait, ce rien, c'est aussi bien la puissance de l'écoute ; et là même où on la désirait : connaissance, méthode, fonction, désir. Ce non-agir est agissant.

Qui écoute pour entendre ne sait rien — il sait pourtant écouter.

Mais cette connaissance-là est d'un autre ordre. Ce n'est pas un savoir sur ce qu'est l'autre, ni même une connaissance de soi telles que peuvent la donner introspection et réflexion ; encore moins un savoir en général, « la psychologie ». C'est une connaissance de l'écoute elle-même. Elle vient d'avoir pu dire, d'avoir été écouté et entendu, d'avoir entendu en soi, et d'avoir su entendre ce qui donnait d'écouter.

Ce n'est pas affaire de science ou de normalité, telles qu'on les entend généralement. Qui sait écouter peut porter en lui des failles et des obscurités ; il en porte toujours ; elles peuvent même être graves. Mais le point est qu'il ne s'imagine pas sans faille et sans ténèbre ; il n'a pas cet aveuglement de se croire hors du travail de vérité auquel son écoute invite.

Et c'est ce travail en lui — hors de prise, hors de maîtrise, et par là plus rigoureux que tout autre — qui est la connaissance nécessaire. Connaissance *en* l'écoute; qui ne s'en sépare pas.

Cela n'empêche point de « comprendre » ou « d'interpréter ». Au contraire: c'est au principe de toute bonne compréhension ou interprétation. Ce qui se montre en ceci: que l'interprétation peut demeurer en suspens; que, si elle est dite, elle est seulement offerte, proposée. Jamais elle n'est un savoir sur l'autre; car c'est à l'autre de faire, pour lui et par lui, la vérité. (Quant aux problèmes ainsi posés à la théorie, nous y viendrons plus tard.)

L'écoute est sans méthode et sans règles, mais pourtant selon les règles fondamentales de l'écoute, qui se donnent en cela même qui précède. C'est:

laisser se dire ce qui se dit, ne rien en écarter  
être présent entièrement, non pas seulement de tête; en même temps, laisser tout l'espace  
si l'on parle, se borner à proposer, et au plus proche de ce que dit l'autre  
ne faire précéder son écoute de rien  
s'abstenir de tout jugement, de tout ce qui définirait l'autre  
laisser l'autre parler sa langue et se tenir d'abord en sa demande  
refuser d'entrer dans le cercle de mensonge ou fausseté  
oublier tout savoir  
renoncer à tout pouvoir  
ne se prévaloir d'aucune fonction  
ne rien vouloir pour l'autre  
et ainsi s'effacer entièrement.

Ces règles sont paradoxales par un double trait.

Elles sont fortement négatives. Pourtant elles *sont* la liberté même de parler et d'entendre; elles *sont* le don effectif de cette liberté. Donc en leur fruit, qui les juge, toutes positives.

Elles sont comme du second degré, c'est-à-dire qu'on n'en

peut tirer aucune procédure, aucune technique. Elles démunissent plutôt qu'elles n'arment. Elles ne sont pas du tout, pour autant, sans rigueur. Et même, elles soutiennent ce que peut être la juste rigueur des procédures, des techniques où, éventuellement, l'écoute prendra appui.

Mais les règles — non celles qui instaurent l'écoute, mais celles qui l'organisent — n'assurent pas la justesse de l'écoute. Elles peuvent, si l'on s'y fixe mécaniquement, obscurcir. Et il arrive qu'on ait à aller contre les règles; car les règles sont pour l'écoute, et non l'inverse.

L'écoute est sans statut, mais c'est *par là* que toute fonction où l'écoute trouve place peut se constituer sans devenir oppressive ou perverse.

On songe à la thérapie. Mais cela vaut de tout rôle et toute tâche où il y a rapport de l'homme avec l'homme, rapport humain (ainsi en éducation, en médecine du corps, en économie, en politique, etc.). Certes, l'écoute, si l'on peut dire, n'y est pas seule. Mais si elle manque totalement, on va irrésistiblement à la prétention de fabriquer et manipuler des hommes-choses. La définition du système totalitaire, c'est que l'écoute n'y existe pas. C'est un régime sourd.

S'il fallait donner une figure sociale à l'écoute, la meilleure serait sans doute du côté de cette pratique antique, perdue voire impossible en notre monde: l'hospitalité. Ecouter, c'est se faire l'hôte de l'hôte qui vient. L'hôte ne demande rien à celui qu'il reçoit, il n'a pas souci de l'enseigner, le conduire, lui faire avouer la vérité. Il parle ou se tait selon ce qui lui paraît le gré de l'autre. L'hospitalité est discrète. Elle se borne à donner au voyageur de quoi subsister en la halte nécessaire. L'écoute est l'hospitalité *intérieure*.

Ce n'est pas du tout autoriser n'importe quoi. Au contraire: c'est poser le premier principe de déontologie, chaque fois que l'écoute est en cause. De là peut se préciser, selon les situations et les rôles, la déontologie nécessaire.

Enfin nous avons dit: sans désir et même sans présence. Ce point mérite de plus amples éclaircissements.

## 4. L'étrange amour

### L'écoute aime

Dans le sans-désir (de ceci ou cela pour l'autre) se tient un désir plus grand : que celui qui est là vienne en sa parole, originellement. C'est un amour immanent à l'écoute, non distinct d'elle, ni préalable ni ajouté. C'est l'écoute même. C'est entièrement en ce qu'elle donne, en ce que vit ou peut vivre celui qui est ainsi écouté. Cet amour engage totalement celui qui écoute, il engage son propre désir d'être, il est l'unité de ce désir et du désir que l'autre soit. Ce n'est pas affaire de tête, ou de décision. C'est bien en amont de ce qui sera « les idées » ou « la formation » (même si cet amont vient au terme d'un long travail en soi-même).

Et même la conscience de cet amour échappe. Celui qui écoute ne se sent pas, ne se sait pas aimer l'autre. Ce n'est pas plus affaire de sentiment que ce n'était affaire de volonté. Il peut arriver que le ressenti ne soit pas du tout affectueux, que l'écouter éprouve des sentiments de haine, de répulsion, d'ennui ; et que pourtant cet amour soit là, efficace. L'amour « qui hait » peut être le lieu nécessaire à l'autre, pour que les haines et violences qui sont en lui puissent enfin éclater,

se décharger, sans la culpabilité infranchissable d'être « méchant » envers quelqu'un de si « bon ». L'amour qui *est* l'écoute, la présence continuée de l'écoute, peut ainsi habiter ce que l'autre provoque, et lui donner la place où il peut se dé-placer.

D'où l'idée répandue qu'écouter est tout autre chose qu'aimer et doit même s'en séparer rigoureusement. Dans certains milieux où l'on fait profession de l'écoute, « amour » est devenu un mot obscène (tandis que le sexe ne l'est plus). Soit : on peut se passer du mot, s'il gêne. Il a tant servi ! Et l'écarter ou s'en méfier signifie alors qu'on prend distance d'avec le sentiment, les compassions et les sympathies, l'envie de « se mettre à la place de l'autre », s'émouvoir, fusionner, etc. ; et d'avec le si redoutable « devoir d'aimer », la volonté de faire du bien, d'aider, de conseiller, etc. La distance évoquée plus haut veut justement ces distances-là.

Toutefois si l'on écarte ou méconnaît *réellement* l'étrange amour (immanent à l'écoute), extrême danger. Passons sur l'ambiguïté qu'il y a à garder la distance, si c'est pour s'installer dans la supériorité de l'intouchable. Le plus grave est que, si l'amour manque, l'écoute est meurtrière. Et elle l'est à la mesure même de sa compétence, de sa lucidité, etc. Car elle est sourde à quelque chose qui parle en elle et qui est — muet ! C'est-à-dire que le lieu d'où l'on écoute sans amour est la mort. Alors l'écoute donne l'espace où naître à sa propre parole, mais cet espace est la mort même ; non celle qui fait partie de la vie, mais cette mort qui dénie la vie au principe. C'est au-delà du sadisme ou de relations analogues : ici, le don même est mortel.

### Ce que l'autre donne

L'écoute serait-elle donc le pur désintéressement ? Sans jouissance ni puissance ? L'étrange amour serait-il à sens unique, sans réciprocité ?

Premièrement et rigoureusement, il est vrai que celui qui vient pour être écouté n'a rien à donner ; c'est-à-dire que rien ne lui est demandé qui soit pour celui qui l'écoute. Loin de nier cet aspect premier, la nécessité énoncée par les thérapeutes de faire payer leurs patients ne fait que paradoxalement le manifester. Car payer l'écoute, c'est l'avoir tout entière pour soi, pouvoir l'utiliser selon un « égoïsme » légitime et nécessaire. L'écoute est donnée à l'autre *pour lui*.

Il peut donc être ce qu'il est, sans devoir d'abord se modifier pour que l'écoutant soit satisfait. Il peut se montrer agressif, avide, indifférent, c'est-à-dire selon ce qui d'habitude se juge ainsi et qui peut, par le non-jugement, devenir autre. Non pas du tout par une moralisation ajoutée mais au contraire parce que de n'avoir rien à mériter permet d'être ce que l'on est où l'on est : condition primordiale pour avancer. L'écoute ne juge pas ; elle peut donc tout supporter. Elle ne demande rien à l'autre que justement d'en user.

Pourtant, n'arrive-t-il pas que celui ou celle qui est écouté donne son amour ?

Mais, tant que demeure la relation d'écoute, cet amour est encore, paradoxalement, *pour* celui ou celle qui aime ainsi. C'est, si l'on peut dire, un amour de transit, qui lui sert à être lui-même ou elle-même, à passer outre à ce qui, par là, l'empêchait de vivre ce qui voulait se vivre. Si l'écoutant prenait cet amour *pour lui*, ce serait une méprise dangereuse. Mais il n'a pas non plus à le rejeter : ce serait, à qui le lui offre, couper brutalement le chemin possible. Ni retenir, ni repousser : position délicate, sans doute, et qui légitime la distance où peut se tenir, fermement, l'écoutant.

L'écoute offre ainsi de pouvoir connaître, de la seule connaissance efficace, ce qui était emmuré ou détourné, puissance de vie empêchée ; mais dans une relation qui laisse l'autre totalement libre de ce qu'il en fera.

Est-ce toujours possible ? Toujours souhaitable ? La rela-

tion dissymétrique ne doit-elle pas aller vers sa fin, vers une réciprocité pleine et entière ? Question des plus redoutables. Elle ne se réduit pas du tout au passage éventuel d'une relation d'écoute à une relation amoureuse (affaire déjà évoquée par Freud) ; ou encore à quelque relation de collaboration ou d'amitié. Elle a une portée bien plus grande qu'on pourrait, de façon un peu provocante, indiquer ainsi : est-ce que l'écoute, quand elle est assez juste, n'introduit pas dans les relations humaines un bouleversement tel qu'elles en sont toutes transformées ? Est-ce que « l'étrange amour » n'est pas comme le premier signe d'un amour prodigieux qui déconcerterait tout ce que nous appelons ainsi ? Je devais reconnaître la question ; je ne pourrai l'aborder, si je le puis, que beaucoup plus loin.

Que reçoit donc l'écouter, et pour lui ?

De l'argent, s'il est thérapeute en fonction ? Sans doute ; et, cette fois, parce qu'il en a besoin : il faut bien vivre. Mais l'écoute est sans prix. Les honoraires ne peuvent pas vraiment *la payer*. Que reçoit donc l'écouter, qui soit « hors de prix » ?

Du fait même qu'il accepte d'être écouté, l'écouter donne sa confiance, sa foi à celui qui l'écoute, en ce lieu extrême et vital où il se tient. Il ne la donne point, lui non plus, comme un sentiment préalable ou ajouté, une volonté, etc. ; mais dans sa présence ; dans sa parole ; dans sa propre écoute. Car il écoute la parole qu'on lui dit et, en elle, il écoute l'écouter qu'on lui donne. Le don qu'il fait ainsi à l'écouter est véritablement inestimable ; oui, c'est un don sans prix.

Mais redoutable aussi à sa manière, comme l'était « l'amour de transit » ; car l'écouter peut y trouver à jouir de sa puissance, à se complaire en elle, à aimer, non plus celui ou celle qui est là, mais leur dépendance. Avec le risque de trouver, en face, complicité. Il convient donc à l'écouter de recevoir ce don comme ce qui ne lui appartient pas.

Le recevoir, certes ; sinon il blesse ou tue ce qui, chez qui vient à lui, était l'amorce d'un pouvoir être. Mais sans le recevoir : ce qui se trouve ainsi mis en cause, c'est le « moi » de l'écouter, c'est-à-dire, très fortement, la perception qu'il a de ce que peut être dire « je » et se sentir exister.

## Conclusion de la première partie

### Le soupçon

Ce qui vient de se dire de l'étrange amour peut paraître bien suspect. On craint quelque glissade vers le pire irrationnel, vers l'effusion aveugle. Au vrai, c'est de part en part que l'écoute, telle que décrite, inquiète. Ecoute pure ! Y a-t-il rien de plus dangereux que de prétendre se tenir là ? Pureté imaginaire couvrant n'importe quoi, la naïveté, l'incompétence, la perversion. Entraînant n'importe où.

Au mieux, c'est une fiction. Car tandis qu'on écoute l'autre, on est dans le flux des réactions à ce qu'on entend, des interprétations qui naissent ; on est d'avance dans toute la masse des paroles qu'on a pour soi-même entendues, intégrées, digérées ; on a l'oreille toute relative à la façon dont on a soi-même été écouté, etc. !

### Impossible et nécessaire

Le soupçon est légitime contre toute prétention à l'écoute pure. Oui, si l'on *prétend* s'y tenir, c'est le plus dangereux

des fantasmes, la proximité de la pire perversion. Car en un sens, elle manque toujours ; elle est impossible. Et pourtant elle est nécessaire, car si elle manque tout à fait, il n'y a plus de relation, plus de communication, plus d'humanité. La *non-écoute* est comme une négation de la présence humaine proche. Bien plus que mésestimate : un abîme d'anéantissement.

Ce grand écart, de l'impossible et du nécessaire, suggère que l'écoute n'est que dans son mouvement, dans le travail qui se fait en elle pour sortir des pièges et des absences. L'écoute pure est, en sa pratique, une écoute qui *se purifie*.

Voici s'ouvrir quelques questions majeures.

### Le cercle de l'illusion

Qui parle et qui écoute peuvent être pris ensemble dans le cercle magique. Cercle d'une complicité qui peut se dissimuler sous la rigueur, la distance, l'aide sans compromission, la thérapie, etc. Il suffit qu'entre-les-deux se tienne ce lien du parler-entendre qui donne à l'un et à l'autre de quoi rester en l'illusion qui est à chacun nécessaire. Car l'illusion est ce qui se construit du désir, jusqu'à organiser la vie possible. Sa destruction risque donc d'être ressentie comme mort, à moins que ne vienne, à temps, l'illusion autre, qui prend le relais. Quant à se prétendre hors de là et dans la lumière nue de la vérité... ! La pire illusion est de se croire sans illusion. L'écoute est alors un des jeux, et celui-ci majeur, où l'illusion, par son œuvre ludique, rend la vie supportable.

C'est ainsi qu'il y a deux échecs possibles de l'écoute : l'échec-échec, quand on entend mal, de travers, ou pas du tout ; la réussite-échec, quand on n'entend que *trop bien*. L'échec-échec se connaît lui-même, au moins confusément. « On sent bien que ça ne va pas. » La réussite-échec s'ignore superbement.

Elle n'a conscience que de son bien-entendre. N'est-elle pas

compétente et armée ? Ne va-t-elle selon les règles ? N'obtient-elle pas les résultats convenables ? Car, ou bien l'autre entre dans le cercle, il correspond à ce qui est attendu de lui, il justifie son écoutant, il « guérit » par exemple ou, s'il ne guérit pas, s'il se traîne, s'enfoncé, se meurt, c'est du moins par un progrès dans « l'analyse » qui est encore justifiant. Ou s'il n'apprécie pas, se cabre, s'oppose, s'en va, c'est évidemment par des « résistances » qu'il n'a pas su affronter. Je songe à cette définition du schizophrène, lancée par un médecin analyste qui, par son expérience et sa compétence, pouvait se la permettre : « Un schizophrène, c'est quand un de mes collègues n'y arrive pas ! » La réussite-échec, c'est l'écoute prétentieuse inconsciente de sa surdité. Quand elle se croit écoute de l'inconscient — en l'autre — le verrouillage est parfait.

Si donc il est sans doute impossible de sortir tout à fait de l'illusion, il faut du moins pouvoir ne pas s'y enfermer.

Comment sortir du cercle ? Ou : qui est le tiers qui défait l'illusion ? Il ne suffit pas de faire appel à quelque instance, si haute ou si critique qu'elle soit : Dieu, la raison, l'inconscient, etc., peuvent devenir la référence-verrou du cercle d'illusion. Sera-ce une « tierce personne », une tierce parole ? On songe alors à cette relation triangulaire qui met fin à la relation duelle et à son face à face fascinant, avec ses effets de miroir et de fusion.

Mais quelle sera le tiers de *l'écoute comme telle* ? Jusqu'où doit-il décentrer la relation, défaire ses mirages ? Quelle parole doit venir de lui, qui autorise l'écoute ? Ou bien est-il un pur silence ? Ou sera-t-il, encore, l'écoutant de l'écoutant ? Mais celui-ci aussi a sa limite, ses exclusions — comme le montrent, par exemple, ces étranges « généalogies » de thérapeutes, ou se répète le meilleur et le moins bon du « père de l'écoute ».

Et quel sera, là-dedans, le rôle de la théorie ?



## Le mouvement de l'écoute

Écouter, c'est dépasser, c'est défaire la mésentente.

Car il est vrai qu'en un sens la mésentente est première ; tous les malheurs de la relation en témoignent trop bien. L'écoute est d'emblée prise là-dedans. On la voudrait pure et elle est mélangée de toutes sortes de façons de malentendre. On écoute pour séduire, manipuler, asservir, utiliser, faire mourir — faire taire. (Ainsi, par exemple, l'écoute libertine des *Liaisons dangereuses*.) On n'a pas maîtrise directe là-dessus. Cela peut se glisser jusque dans l'écoute la mieux intentionnée et apparemment la mieux armée.

On ne peut espérer que la mésentente en vienne à simplement cesser. Il en est d'elle comme de l'illusion : l'on ne peut que travailler à plus de vérité. Faut-il rappeler la conséquence ? Ce qui va se dire de la *durée* de l'écoute (ce sera la région de « l'entendre ») vaut pour l'écouter lui-même, de façon majeure.

A lui d'entendre en lui qui parle, de laisser mourir ou faire taire les voix qui empêchent sa propre voix, à lui de s'entendre lui-même, mais d'entendre aussi les paroles nécessaires, car on ne tire pas tout de soi, on ne recommence pas tout seul l'humanité.

A lui de trouver pour lui-même le bon écoutant, et d'y revenir autant de fois que nécessaire, sans jamais s'imaginer qu'il en a fini avec l'obscur en lui ; et toujours en renonçant *mieux* à faire de qui l'écoute le grand maître du grand savoir, celui qui dispenserait de se confronter, toujours à neuf et seul, avec l'urgence de faire en soi la vérité.

A lui de reconnaître l'égalité entre qui vient à lui et lui-même, et de vouloir que cette égalité se manifeste, de vouloir en un sens sa propre fin.

S'il en est ainsi, sans doute l'écoute pure est-elle déjà en lui — bien qu'elle ne cesse, à jamais, de manquer.

Et tant pis pour la logique ordinaire !

# II

# Entendre

## 1. Le langage

Si entendre reste dans l'écoute, c'est seulement être à ce qui vient à se dire, selon le chemin que prend celui qui le dit, selon la langue qu'il parle, selon la place qu'il tient par sa parole.

Mais c'est dans l'épaisseur de la durée ; dans l'épaisseur, aussi, de ce qui permet à l'écouter d'entendre : sa propre langue et tout ce qu'elle porte, sa culture, son expérience, tout ce qui lui est moyen d'entendre... et qui peut aussi se tourner en moyens de ne pas écouter. Allant par là, nous essaierons de ne pas quitter le lieu de l'écoute, de demeurer dans une constante attention intérieure à ceux qui, en ce lieu, parlent. Et tout ce que nous disons de l'entendre sera pour veiller à ce que l'écoute écoute.

On parle en un langage.

On peut donc penser que tout ce qui sert à comprendre et analyser le langage est, pour entendre, un champ d'étude privilégié. Il n'est pas question de le contester. Pourtant, entendre selon l'écoute pure est d'abord tourné ailleurs et autrement. Car c'est être attentif à la parole, à ce qui se donne, en ce moment, à entendre par moi. Certes, c'est par un langage, et un langage commun ; toutefois, dans l'*acte* d'écouter, je ne suis pas premièrement tourné vers le langage comme tel, mais vers ce qui m'est dit.

Il en est un peu comme de l'enfant qui apprend à parler : c'est dans la parole qu'il fait cet apprentissage, pas dans la grammaire et la linguistique. Et c'est là, pour tout humain, ce qui est premier. Aussi bien, « le langage » est une abstraction tardive et non sans ambiguïté, *puisée dans* la richesse d'abord indissociée du parler.

La parole est durée. C'est absolument sa nature.

Entendre, c'est écouter dans la durée. Ça s'écoute comme ça vient, comme ça chante, son après son, silence après silence. Ça s'écoute comme de la musique. Aussi bien,

l'écoute entend-elle d'abord la voix et non les choses dites ; et son lieu primitif est le chant plutôt que le discours — y compris le chant brisé, morcelé, atone, balbutiant de la parole s'essayant ; ou franchissant l'impraticable.

La durée de l'entendre n'est pas un temps abstrait et par là maîtrisable. Il n'y a pas de programme possible : ça dure ce que ça dure, par des chemins imprévisibles. La réalité de la parole se donne dans le *temps réel* où elle se dit ; hors de là, *on ne l'entend pas*. Les rythmes modernes, calculés, programmés, sont une contrainte mortelle pour l'écoute<sup>1</sup>.

Il n'y a pas de « spectacle » possible : c'est-à-dire de résumé, de compte rendu, ou de ces « spectacles pour l'oreille » que sont les enregistrements au magnétophone. Même le film manque la présence. Il n'y a d'entendre selon l'écoute que dans la durée réelle de la présence réelle, ici et maintenant, *cette fois*, qui est unique. Impossible de répéter ou représenter.

Ce qui vient à se dire à mon écoute, j'ai à l'écouter comme d'une langue encore inconnue par moi : je ne sais pas.

Pas de limite au langage de l'autre ! (Y compris cet autre en moi qui me parle d'au-delà de ce que je connais de moi.) C'est-à-dire : aucun savoir du langage ne peut anticiper sur la possibilité de parole de ce qui vient à l'écoute. Être comme le premier Européen qui entendit parler chinois ; ou qui a vu les hiéroglyphes. Tout son savoir tient en ceci : ce *doit être* langage humain. Se tenir à chaque fois comme si l'on avait à apprendre une langue nouvelle.

Toutefois, l'écouter et l'écouté doivent bien avoir une langue commune, parler tout deux français par exemple... Même si l'écoute pure peut se tenir encore en deçà de cette

---

1. Paradoxalement, c'est pour cette raison qu'il pourra être nécessaire, en thérapie, de donner à l'écoute des horaires stricts. Car, du moins *en notre société*, ils évitent que la liberté absolue de la durée en l'écoute ne devienne le chaos de la relation.

communauté de langue, entendre le suppose assez. Mais il convient d'y laisser libre le choix du langage, de ce langage qui est précisément un choix dans la langue. Il y a bien des façons de parler *en* français. En vérité, la langue, pour l'écoute, est toujours singulière. Elle a sa grammaire, sa sémantique, ses références, allusions, citations. Elle est à écouter comme celle du poète ou du philosophe, unique à chaque fois. L'« intuition », par exemple, est chez Descartes cartésienne et chez Bergson bergsonienne. Les mots de Racine sont la banalité même du français, mais, chez Racine, raciniens. La langue, pour l'écoute, n'est pas séparable de la parole. C'est pourquoi il faut souverainement se méfier de tout ce qui prétendrait l'isoler, a fortiori la traduire.

La tentation existe, bien sûr, de n'être pas d'abord à ce qui se donne à entendre, mais d'abord à ce travail de traduction qui en produit ce qui peut passer en mon langage. Opération désastreuse ; d'autant plus qu'on ne la voit pas, sauf à se ramener soi-même, impitoyablement, à cette écoute où ce que j'entends est l'étrange et l'étranger.

En revanche, toute parole à entendre est au sein des paroles humaines. Qui parle a déjà entendu.

C'est un espace impossible à enclore comme on peut le faire du langage. Il n'est point neutre comme celui des géomètres, car c'est l'espace qualitatif, prodigieusement riche, de l'habiter humain. Demeure première de la parole. Parler ou entendre, c'est habiter là.

Habiter n'est point tenir à distance comme l'objet qu'on étudie ou manipule. C'est se tenir dans, avec respect. Une conception malencontreuse de « l'attitude scientifique » peut faire croire qu'au lieu d'habiter, il convient d'abord de réduire sous les instruments du savoir. Chemin du malentendu ! Envers celui qui vient ; et, avant lui, en lui, au-delà de lui, envers les paroles qu'il porte, tout ce qui fait humaine l'humanité.

Ainsi arrive-t-il que celui qui étudie avec zèle les sagesse

et les mythes, paradoxalement n'y entend rien. La preuve : il ne change pas. Il publiera de savants livres ou suivra des cours savants sur ceux qui ont, par exemple, cherché et trouvé la paix de l'âme, mais il ne l'atteint pas du tout, il demeure en son propre trouble. Il n'est pas au lieu d'écoute qui laisserait, à ces sages, poètes, spirituels, *leur* parole.

Entendre celui qui parle, c'est aussi entendre, en lui et au-delà de lui, des voix inconnues.

Puisque la parole est de tout l'être et se donne par tout le corps, elle n'est pas seulement verbale, tenue dans le cercle des mots.

Peut-être y a-t-il, du corps, une parole perdue ; du côté par exemple du rite, du chant, d'antiques chemins oubliés — dont témoigne encore, à sa façon, ce que nous nommons art. Peut-être l'écoute doit-elle s'éveiller à ce qui, de l'autre, ne connaît plus, ou pas encore, le parler nécessaire. Et tout est à entendre comme d'abord j'entends le chant et sa musique, en sa durée telle qu'elle se donne.

Si je m'en tiens à écouter les mots, si je me concentre là, il faut du moins que je les entende comme témoins d'une parole qui les excède ; témoins de la chair ; et donc bien au-delà de ce que la considération des systèmes verbaux autorise. J'ai à entendre, *entre les mots*, ce qu'ils portent sans pourtant le tenir. Par-delà tout travail d'interprétation en moi, j'ai à entendre la parole comme parole, voix venant à l'être par-delà l'être même (c'est-à-dire par-delà tout ce que notre « ontologie » non dite décide d'avance).

Ainsi ai-je à entendre le silence ; les silences, si divers. Mais ils ne sont divers et lourds de sens qu'à l'oreille, l'oreille de l'écoute, ici et maintenant, dans le temps qu'ils durent.

Hors de là, c'est seulement absence de son !

Et — toujours le même mouvement — c'est justement par là que toute science du langage, toute technique d'interprétation peuvent prendre toute force *en l'écoute*.

Devant la naïveté de la quête immédiate du « sens », entendre peut aller vers l'exégèse, et une exégèse attentive aux raccords inaperçus, aux enchaînements inconscients, à la matérialité du langage. Il y a, chez Freud, en même temps que l'écoute flottante qu'il revendique, quelque chose d'une écoute rabbinique. (« Il faut traiter le rêve comme une écriture sainte. »)

Ce qui se donne à entendre est un texte à déchiffrer, lambeaux d'un récit perdu, traces d'une langue morte (et combien vive dès son réveil !) — un palimpseste, obscurcissement et surcharge. Entendre apparaît comme déchiffrer. Pas à partir du sens, voire même de la recherche du sens ; mais par les jeux du langage, par la mise au jour de tous les procédés de langue qui déplacent, condensent, transposent, inversent, effacent, etc. Poids des mots ! Compte ce qui se dit et non ce qui, paraît-il, veut se dire.

Ce travail a raison contre la mauvaise naïveté. Mais il ne faudrait pas exagérer la nécessité, sous peine de faire de ces instruments un nouveau savoir, qui cesse d'écouter pour « analyser ». Freud encore disait que le travail essentiel se fait « d'inconscient à inconscient » ; de quoi désespérer toute prétention de le maîtriser.

Je risque cette pensée : l'écoute *fondamentale* ne dépend pas du travail de déchiffrement, de sa science et de sa technique ; comme s'il fallait d'abord en acquérir le maniement, ensuite l'écoute viendrait. Elle a une autre source et agit d'abord autrement. Le signe en est que le travail décisif — celui de « l'écouté » vers sa propre vérité — peut se faire sans que ni lui ni l'écouter ne sachent comment.

Mais celui qui s'en autorise pour *prétendre* se passer d'apprendre mérite toutes les sévérités.